COLLECTION POLYCHROME

(25e *mille.*)

UN SIÈCLE

DE

MODES

FÉMININES

1794—1894

QUATRE CENTS TOILETTES

REPRODUITES

en couleurs

d'après des documents authentiques.



PARIS

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE

ÉDITEURS

11, Rue de Grenelle, 11

1896

UN SIÈCLE

DE

MODES FÉMININES

COLLECTION POLYCHRÔME

UN SIÈCLE

DE

MODES FÉMININES

1794 — 1894

Quatre cents toilettes reproduites en couleurs

d'après des documents authentiques.

PARIS

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE

ÉDITEURS

11, rue de Grenelle, 11

—

1896

Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

AVIS DES ÉDITEURS

La Mode est un perpétuel
recommencement.

Jusqu'à ce jour, les ouvrages parus sur la Mode étaient publiés dans des éditions de luxe d'un prix très élevé; quelques bibliophiles les achetaient pour les conserver, souvent sans même les couper, et la majeure partie des curieux ne pouvaient les connaître.

Or, les modes actuelles semblant s'inspirer du passé, les tentatives nouvelles sont d'autant plus intéressantes qu'on connaît mieux les transformations qu'elles ont subies chaque année.

C'est au point de vue spécial de la librairie une véritable révolution et un prodigieux tour de force, de réunir, dans un livre de format in-18 et d'étendue ordinaire, vendu 3 fr. 50, toutes les modes féminines du siècle écoulé, fidèlement reproduites, année par année, et *imprimées entièrement en couleurs*. Nous avons trouvé un auxiliaire précieux dans la maison

Charaire, qui a exécuté les clichés et le tirage de ce livre.

Nous ne saurions trop remercier toutes les personnes qui ont mis à notre disposition les documents authentiques nécessaires à *Un Siècle de Modes*, et notamment M. Abel Goubaud, directeur du *Moniteur de la mode*, et M. Thiéry, directeur du *Journal des demoiselles*.

Pour donner quelques aperçus de la Mode, depuis un siècle, nous nous sommes inspiré du bel ouvrage de M. Octave Uzanne, paru aux Librairies-Imprimeries réunies, et intitulé *La Française du Siècle, La Femme et la Mode, Métamorphoses de la Parisienne de* 1792 *à* 1892. De ce livre charmant et très documenté, nous avons extrait tous les renseignements littéraires qui, groupés, forment le résumé intéressant, bien que très succinct, qu'on va lire.

Les époques calmes ou troublées que la femme traverse influent sur elle, et la mode qu'elle crée, n'étant que le reflet de ses mœurs graves ou corrompues, se manifeste, sous ses aspects divers, austère ou dissolue.

Après la Révolution, qui voulait introduire dans nos mœurs la sévérité des lois sociales des premiers Romains, nos Françaises ne pensaient plus qu'à plaire, et leur puissance séductrice fut plus forte que tous les décrets et les mesures

prises pour réglementer la vertu. Les bals s'organisaient par tous les points de la Capitale ; les sons joyeux de la clarinette, du violon et du tambourin convoquaient à la danse les survivants de la Terreur qui s'y pressèrent en foule. Les jeunes filles rivalisaient de toilettes et de grâce. On vit alors apparaître les premières tuniques, les chlamydes à méandres de couleur, les robes de gaze ou de linon, et le cothurne avec ses charmants enlacements de ruban sur le cou-de-pied.

Comme il ne restait rien du passé et qu'on ne pouvait improviser en un jour une Société avec des convenances, des usages, des vêtements entièrement inédits, on emprunta le tout à l'histoire ancienne et aux nations disparues.

Dans l'ancien Jardin Boutin, à Tivoli, mélange de coteaux, de cascatelles, de sentiers sinueux où l'on passait au milieu d'une haie de jolies femmes, Mercier raconte avoir vu l'une d'elles avec un pantalon de soie couleur chair, très collant, garni d'espèces de bracelets.

Le justaucorps était savamment échancré et sous une gaze artistement peinte palpitaient les seins.

Mme de Saint-Huberty, la célèbre chanteuse, parut, dans un opéra, la tunique attachée sous un sein découvert, les jambes complètement

nues, les cheveux répandus sur les épaules.

Pour la promenade matinale, les Parisiennes, afin de mieux se livrer aux caresses, dépouillaient tout ornement superflu; une robe mince dessinait les formes, un schall de linon tenait lieu de fichu, sur la tête un simple béguin laissait échapper sa dentelle sous une gaze ornée de paillettes; et, aux pieds, de petits cothurnes rouges enroulaient autour de la jambe leurs rubans de même couleur. Dans le jour on ne voyait que chemises *à la prêtresse*, robes de linon coupées sur patron antique, robes *à la Diane, à la Minerve, à la Galatée, à la Vestale, à l'Omphale*, laissant les bras nus et dessinant les formes comme des draperies mouillées.

Un citoyen « amateur du sexe », Lucas Rochemont, songea, vers la fin du Directoire, à ouvrir un concours de modes nouvelles entre les véritables élégantes de France, la mode primée devant porter le nom de sa créatrice. Ce projet original n'eut pas de suite. Au début du siècle le travestissement fit fureur, un instant, parmi ces déesses qui rêvaient les apparences troublantes des Androgynes; la manie de porter culotte se généralisa dans le monde des excentriques. Les femmes, en général, vivant dans un désœuvrement funeste, s'étaient amollies, peu à peu.

Elles glissaient dans le plaisir, sans défense,

n'ayant aucune foi, aucune notion du bien. Lire des romans, danser, ne rien faire étaient leur règle de conduite. Un ruban, un chapeau de fleurs, une robe à paillettes devenaient des objets de séduction puissante dans une ville où les bals étaient en permanence et où des fillettes de douze ans allaient seules.

En fondant le Droit civil, Bonaparte sut discipliner la liberté licencieuse et la France revint à toutes ses traditions. Les femmes les plus attentives à suivre la Mode portaient, sous le Consulat, de longues jupes de percale des Indes d'une extrême finesse, ayant une demi-queue et brodées tout autour ; les ornements du bas étaient des guirlandes de pampres, de chêne, de laurier, de jasmins, de capucines. Le corsage de ces jupes était détaché, il était taillé en manière de *spencer*, cela s'appelait un *canezou* ; le tour et le bout des manches *Amadis* étaient brodés de festons, le col avait, pour garniture ordinaire, du point à l'aiguille, ou de très belles malines. Elles avaient sur la tête une toque de velours noir avec deux plumes blanches ; sur les épaules un très beau schall de cachemire de couleur tranchante ; quelquefois à la toque noire était attaché un long voile de point d'Angleterre, rejeté sur le côté. Parmi les bijoux on citait, comme article d'un grand débit, les croix bor-

dées de perles et de diamants et les bracelets formés d'un ruban d'or tricoté.

La topaze fut très recherchée pour les boucles d'oreilles en poires; celles en brillants ne se portaient plus en cerceaux mais en pendeloques. Les douillettes commençaient à se répandre, on les portait longues, rasant la terre, avec grandes manches retroussées sur le poignet et collet en rotonde.

Sous le premier Empire, les étoffes lamées en or et en argent devinrent à la mode, ainsi que les turbans, que l'on faisait avec de la mousseline blanche ou de couleur semée d'or, ou bien avec des étoffes turques très brillantes; les vêtements, peu à peu, prenaient une forme orientale. Les dames de la Cour mettaient, sur des robes de mousseline richement brodées, de petites robes courtes, ouvertes sur le devant, en étoffes de couleur, les bras, les épaules, la poitrine découverts.

Cette fureur des schalls de Cachemire, de Perse et du Levant, ainsi que tout le goût oriental qui dominait alors dans le monde des grandes coquettes, provenaient de l'expédition d'Égypte et des étoffes que nos vaisseaux avaient rapportées du Caire et d'autres lieux. Jamais les femmes n'encadrèrent leur beauté avec plus de magnificence. La mode était encore

au nu relatif, aux demi-transparences. En dépit du froid elles allaient à la promenade, les bras à peine couverts, la gorge entr'ouverte, le pied emprisonné dans la soie, et le soulier à jour. Les plus frileuses avaient une légère redingote fourrée avec collet de cygne, un voile encapuchonnant la capote, quelquefois une palatine ajoutée au schall ou le schall doublant la redingote. La coupe des robes habillées était plus étoffée qu'autrefois, bien que la taille fût très courte et fît saillir les seins plus haut que la nature ne semble l'indiquer. Aux jupes moulant le corps, on ajoutait une profusion de fleurs. Les guirlandes de roses de Bengale, l'héliotrope, le jasmin, la rose bleue furent tour à tour très portés, surtout à la fin de l'Empire, quand les modes *troubadour*, les chapeaux *à créneaux*, les manches *à la mameluck*, les cheveux *à l'enfant* nous apportèrent un je ne sais quoi de gothique et de féodal qui concordait si bien avec la littérature de l'époque. Le luxe des bijoux fut tel que la réaction arriva et qu'ils furent peu à peu proscrits. De 1805 à 1814 la mode varia à Paris de huitaine en huitaine, avec des nuances de changements si délicates qu'il est presque impossible de les saisir.

Sous la Restauration, les femmes revinrent au blanc complet : fleurs de lis, écharpes et

cocardes blanches, chapeaux *à la Henri IV* munis de panaches blancs, robes et pardessus de percale, rubans de soie écrue, capotes de crêpe blanc bouillonné, guirlandes de lis dans la chevelure, telles étaient les modes en 1814. Les robes dites à la vierge, formant demi-guimpe, montaient jusqu'au menton; les robes blanches rayées à petits carreaux bleus ou roses se multipliaient, les volants de ces robes étaient tout blancs avec festons de la couleur des raies, et feston sur feston. Les redingotes à trois collets ou les pelisses ne détrônaient pas les beaux schalls de Cachemire aux brillantes couleurs. On portait peu de bijoux.

Au bal, les danseuses avaient des robes blanches avec des fleurs dans le bas et des roses dans leurs cheveux. Les élégantes de la Restauration varièrent beaucoup leurs formes de chapeaux et de bonnets; de 1815 à 1830, ce fut une confusion véritable, plus de dix mille formes furent à la mode. Ces coiffures étaient massives, chargées de rubans, d'élévation fantastique, avec d'incroyables auvents rappelant les schakos impossibles des fantassins de la Grande Armée.

Au point de vue des mœurs, une réaction heureuse s'était opérée, la femme était prude, très engoncée au moral comme au physique, et

les bals de l'Empire, qui la plupart n'étaient qu'un prétexte à prostitution, étaient abandonnés ou fermés.

La femme du monde, en 1830, avait un charme pénétrant. Désireuse de conserver cette place de femme à la mode, dans un temps où la gloire était si capricieuse, elle ne songeait qu'aux hommages, et, pour maintenir son pouvoir, s'étudiait chaque jour à plaire davantage.

Au printemps, parée d'une robe de chaly semée de bouquets ou de guirlandes formant colonnes, elle faisait quelques visites ou parcourait la ville en brillant équipage. Sous le corsage drapé ou à schall, elle avait un canezou à longues manches en mousseline brodée, une écharpe, une ceinture et des bracelets en rubans chinés.

Un chapeau de paille de riz, orné d'un bouquet de plumes, et des bottines en gros de Naples, couleur claire, complétaient sa toilette. Montant à cheval, elle se faisait accompagner par quelques cavaliers qui se tenaient près d'elle et suivre par un écuyer, à cent mètres en arrière. Le costume d'amazone ne subissait pas de grandes transformations, c'était généralement un jupon de drap avec un canezou de batiste.

Vers 1836, on organisa des mascarades sati-

riques de Louis-Philippe, de ses ministres et de ses magistrats. Lord Seymour, surnommé *milord l'Arsouille*, tenait son quartier général aux *Vendanges de Bourgogne*, où tous les fous, auxquels il prodiguait l'or, venaient prendre le mot d'ordre. On vit ces *descentes de la Courtille*, ces hordes de masques qui se ruaient sur la ville et haranguaient la foule, ce fut un moment de véritable orgie.

En 1840, on nomma « Lionnes » les femmes à la mode, d'après la rime imprévue à Barcelone que Musset avait trouvée pour baptiser la maîtresse sauvage et folle à la pâleur andalouse.

Elles furent, en effet, provocantes, d'allures cavalières, sablant le punch brûlant et le champagne frappé, tirant l'épée, le pistolet, montant à cheval, fumant même le cigare.

Après son lever, une *lionne* recevait ses gens, ses couturières et ses modistes, puis, se faisant passer une jupe ouverte, en tissu foulard, fermée d'une boucle d'or, avec, en dessous, une autre jupe en pékin à trois volants festonnés, se mettait à table avec ses amies.

Le repas terminé, pendant qu'elles l'attendaient en fumant un cigare, elle revêtait une amazone garnie de boutons à grelots et de brandebourgs, le corsage à moitié ouvert sur la poitrine pour laisser saillir la chemisette de batiste à jabot.

En résumé, la lionne fut un peu ridicule, et Gavarni en a fixé la caricature dans ses meilleures compositions. Elle disparut complètement dans la tourmente de 1848, pour faire place à deux catégories de coquettes : les tapageuses et les mystérieuses.

Les premières se reconnaissaient à leur maintien évaporé, orgueilleux ; les secondes, au contraire, à leur attitude noble mais pleine de réserve.

Quelques couturières avaient résolu ce difficile problème : les contenter également et les unir dans un commun patronage.

Les mystérieuses trouvaient chez elles le vêtement pudique qui seyait à leur caractère ; c'était souvent un petit manteau de velours noir bordé d'une modeste passementerie ; mais le velours était magnifique et la passementerie montrait un prodigieux travail.

Les tapageuses y trouvaient aussi un petit manteau, mais garni de soixante-dix mètres de dentelles, qui convenait à leur coquetterie.

Les robes de chambre se faisaient en soie, en satin à la reine, en damas, doublées de soie piquée, avec ornements de dentelle, galon velouté ou ruban.

Pour la promenade ou les visites du matin, on portait la redingote de soie riche, de damas,

de reps ou de gros de Tours, côtelé, fond vert, noir bleu ou marron.

Les modistes fabriquaient beaucoup de capotes de taffetas, couvertes de crêpe lisse ou de taffetas, ornées de blonde de soie ou bien recouvertes de taffetas à grosses coulisses placées en rivière sur la passe, le bord orné d'un triple rang de petites blondes de soie; sur ces chapeaux, on posait des fleurs en velours.

Les bonnets étaient coquets, légers, vaporeux; c'étaient des blondes de soie tournées en spirales avec grappes de fleurs sur les côtés; des ronds de blondes posés sur des demi-guirlandes de volubilis roses, dont les menues branches tombaient en arrière dans la chevelure. Les chapeaux de paille de Florence ornés de plumes d'autruche, de marabouts, de tulipes, de roses, de muguets revinrent en vogue.

Pendant l'été les mondaines adoptaient les robes de barège à disposition, ou des robes en percale, jaconas et brillantine à fond blanc avec grands dessins perses. On voyait de fraîches robes de mousseline de coton, fond rose à dessins blancs avec jupons de taffetas, les redingotes de piqué blanc ou de couleur, brodées de dessins de toutes nuances d'une très grande richesse. Beaucoup de bijoux étaient en émail vert, en émail or et perles, en bleu argent oxydé;

les chaînes en grosses perles, sans fermoir, faisaient le tour du cou retombant à la hauteur de la ceinture.

Avec le second Empire, les modes devinrent disgracieuses, enlaidissant la femme que les crinolines, d'une ampleur outrée, rendaient grotesque.

Des bottines, haut montées, développant l'amour du mollet, un ballonnement d'étoffes, un toquet de velours ou un chapeau aux brides folles, tel était son accoutrement. Cet ensemble choquait encore davantage par la vulgarité des nuances et la lourdeur des passementeries.

Durant les premières années, la mode resta à peu près ce qu'elle était en 1850; les jupes furent plus bouffantes et on fit les corsages *à la Vierge*, des corsages *Pompadour*, *Watteau*, avec garnitures de dentelles, de velours, de fleurs, de rubans ruchés, papillonnés. Plus tard, la femme sembla prendre plaisir à se rapprocher de la caricature; plus elle montrait d'incohérence, de folie dans ses ajustements, plus elle avait de chances d'être proclamée reine de la mode.

Vers la fin du régime impérial, la crinoline disparut entièrement, les femmes revinrent peu à peu aux robes collantes.

Après la guerre cruelle de 1870-71, le rire

s'est éteint et il n'est plus, hélas! qu'un sourire attristé. Les fêtes, si joyeuses autrefois, perdirent alors de leur éclat, et les Mondaines, pour chasser l'ennui, erraient dans nos grands magasins de nouveautés, friandes d'occasions de bon marché; s'attardant devant des futilités, des bibelots de toilette, ou inventoriant les soieries et les lainages.

Les modes modernes tiennent essentiellement à cet esprit inquiet, chercheur de nos contemporaines. Depuis longtemps les vieux dessins, les vieilles étoffes, les anciennes dentelles et les guipures sont remis en honneur.

On vit du passé, on recherche les gravures des modes de jadis, on s'en inspire et de plusieurs toilettes dissemblables, conçues à des intervalles de vingt années, on crée un type de costume original et d'un goût charmant.

Voilà pourquoi nous avons pensé que le moment était venu de réunir en un seul volume toute la gamme de ces transformations, rendues plus vivantes encore par un coloris donnant des nuances exactes des étoffes employées.

C'est donc à la fois un livre intéressant à feuilleter et d'une valeur documentaire indiscutable que nous offrons aujourd'hui au public.

Les Éditeurs.



— 1794 —



— 1795 —



— 1795 —



— 1796 —



— 1796 —



— 1797 —



— 1797 —



— 1798 —



— 1798 —



— 1799 —



— 1799 —



— 1800 —



— 1800 —



— 1801 —



— 1801 —



— 1802 —



— 1802 —



— 1803 —



— 1803 —



— 1804 —



— 1804 —



— 1805 —



— 1805 —



— 1806 —



— 1806 —



— 1807 —



— 1807 —



— 1808 —



— 1808 —



— 1809 —



— 1809 —



— 1810 —



— 1810 —



— 1811 —



— 1811 —



— 1812 —



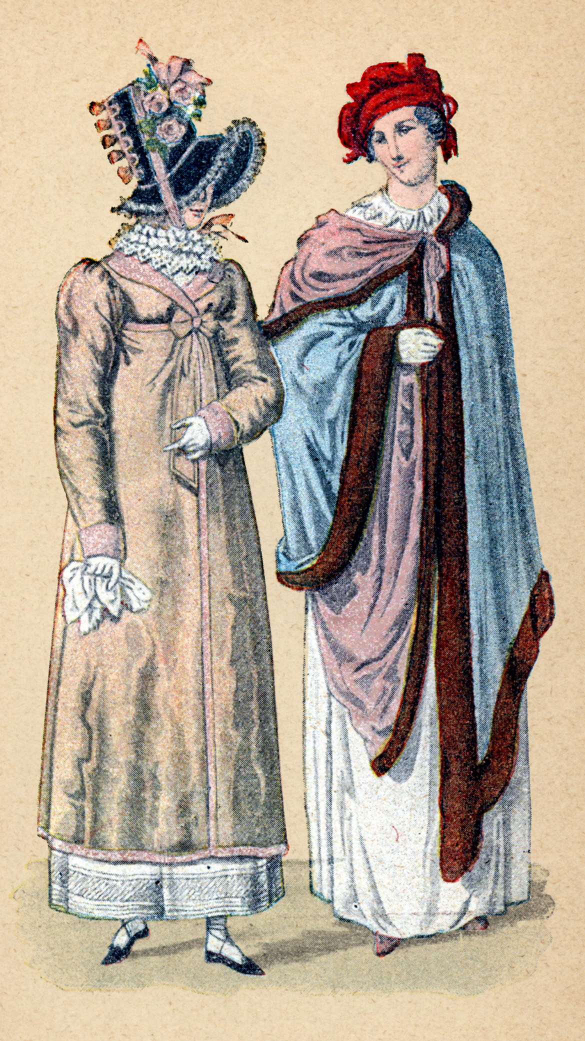
— 1812 —



— 1813 —



— 1813 —



— 1814 —



— 1814 —



— 1815 —



— 1815 —



— 1816 —



— 1816 —



— 1817 —



— 1817 —



— 1818 —



— 1818 —



— 1819 —



— 1819 —



— 1820 —



— 1820 —



— 1821 —



— 1821 —



— 1822 —



— 1822 —



— 1823 —



— 1823 —



— 1824 —



— 1824 —



— 1825 —



— 1825 —



— 1826 —



— 1826 —



— 1827 —



— 1827 —



— 1828 —



— 1828 —



— 1829 —



— 1829 —



— 1830 —



— 1830 —



— 1831 —



— 1831 —



— 1832 —



— 1832 —



— 1833 —



— 1833 —



— 1834 —



— 1834 —



— 1835 —



— 1835 —



— 1836 —



— 1836 —



— 1837 —



— 1837 —



— 1838 —



— 1838 —



— 1839 —



— 1839 —



— 1840 —



— 1840 —



— 1841 —



— 1841 —



— 1842 —



— 1842 —



— 1843 —



— 1843 —



— 1844 —



— 1844 —



— 1845 —



— 1845 —



— 1846 —



— 1846 —



— 1847 —



— 1847 —



— 1848 —



— 1848 —



— 1849 —



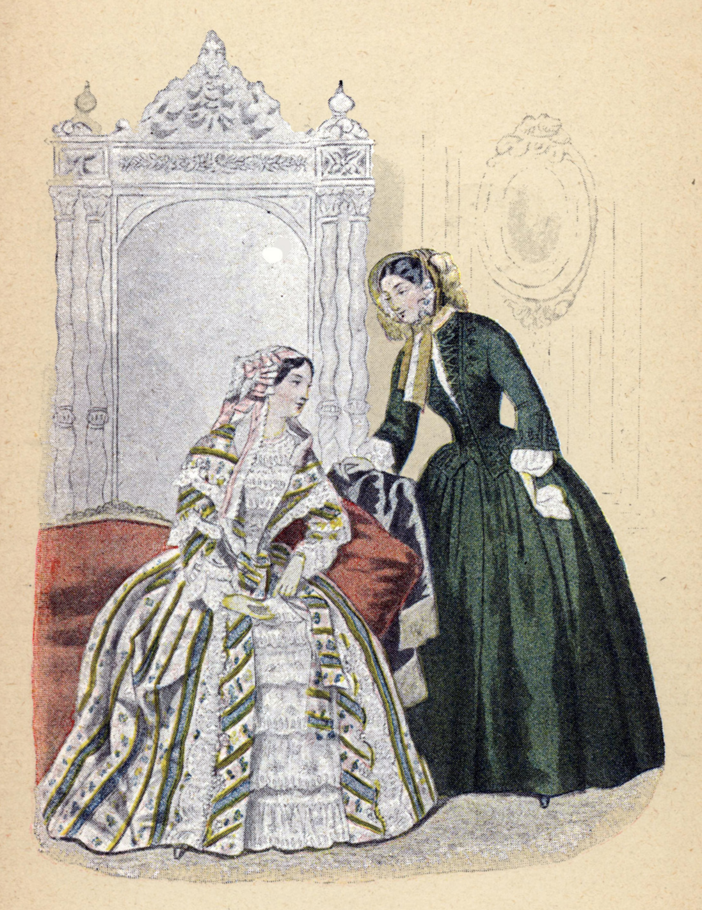
— 1849 —



— 1850 —



— 1850 —



— 1851 —



— 1851 —



— 1852 —



— 1852 —



— 1853 —



— 1853 —



— 1854 —



— 1854 —



— 1855 —



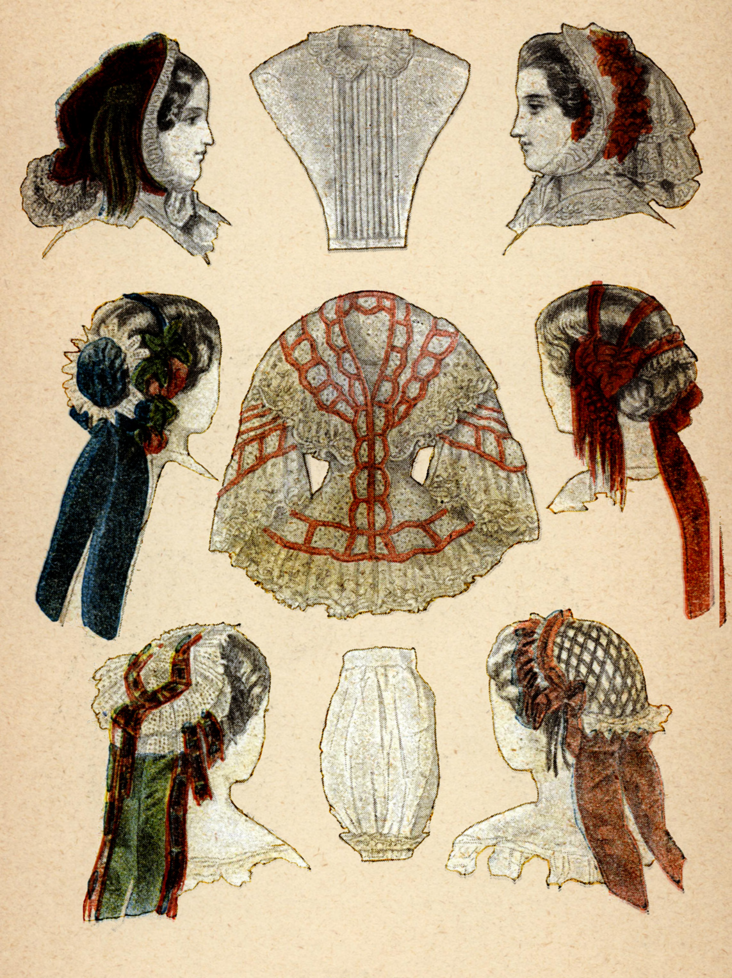
— 1855 —



— 1856 —



— 1856 —



— 1857 —



— 1857 —



— 1858 —



— 1858 —



— 1859 —



— 1859 —



— 1860 —



— 1860 —



— 1861 —



— 1861 —



— 1862 —



— 1862 —



— 1863 —



— 1863 —



— 1864 —



— 1864 —



— 1865 —



— 1865 —



— 1866 —



— 1866 —



— 1867 —



— 1867 —



— 1868 —



— 1868 —



— 1869 —



— 1869 —



— 1870 —



— 1871 —



— 1872 —



— 1872 —



— 1873 —



— 1874 —



— 1875 —



— 1875 —



— 1876 —



— 1876 —



— 1877 —



— 1877 —



— 1878 —



— 1879 —



— 1880 —



— 1880 —



— 1881 —



— 1881 —



— 1882 —



— 1882 —



— 1883 —



— 1883 —



— 1884 —



— 1884 —



— 1885 —



— 1886 —



— 1887 —



— 1887 —



— 1888 —



— 1888 —



— 1889 —



— 1889 —



— 1890 —



— 1890 —



— 1891 —



— 1891 —



— 1892 —



— 1892 —



— 1893 —



— 1893 —



— 1894 —

